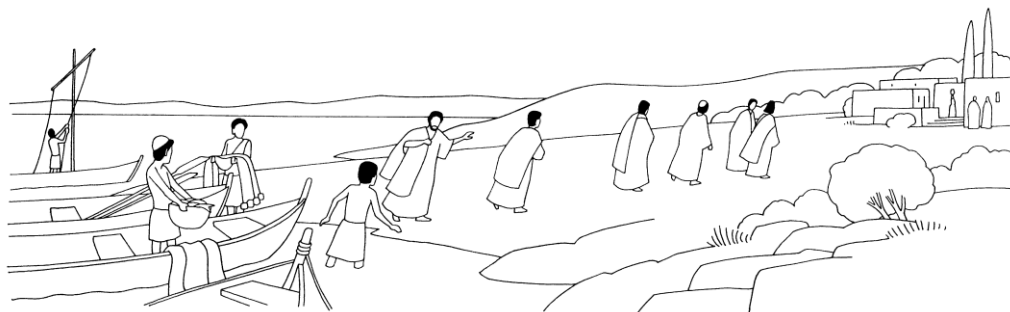


* Commentaires du 22 janvier 2012 *



Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.



1. Les textes de ce dimanche

1. Jon 3, 1-5.10
2. Ps 24, 4-5ab, 6-7, 8-9
3. 1 Co 7, 29-31
4. Mc 1, 14-20

PREMIÈRE LECTURE : Jon 3, 1-5.10

Livre de Jonas

3

- 01 La parole du Seigneur fut adressée de nouveau à Jonas :
- 02 « Lève-toi, va à Ninive, la grande ville païenne, proclame le message que je te donne sur elle. »
- 03 Jonas se leva et partit pour Ninive, selon la parole du Seigneur.
Or, Ninive était une ville extraordinairement grande : il fallait trois jours pour la traverser.

- 04 Jonas la parcourut une journée à peine en proclamant : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! »
- 05 Aussitôt, les gens de Ninive crurent en Dieu. Ils annoncèrent un jeûne, et tous, du plus grand au plus petit, prirent des vêtements de deuil.
- 10 En voyant leur réaction, et comment ils se détournèrent de leur conduite mauvaise, Dieu renonça au châtement dont il les avait menacés.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Jon 3, 1-5.10

Le livre de Jonas est très court : il doit faire quatre pages, même pas. Il a été écrit très tard vers le 4ème ou 3ème siècle av. J.C. Il prétend raconter une histoire qui serait arrivée à un prophète du nom de Jonas, cinq cents ans auparavant ; mais en réalité c'est une fable, un conte plein d'humour mais surtout de leçons pour ses contemporains et pour nous. Encore faut-il savoir lire entre les lignes.

Voici le conte : il était une fois, en Israël, un petit prophète plein de bon sens qui s'appelait Jonas. Dieu lui dit : Il ne suffit pas que tu cherches à convertir mon peuple dans ton pays minuscule. Je t'envoie en mission à Ninive (sur les cartes d'aujourd'hui, les ruines de Ninive sont tout près de Mossoul au nord de l'Irak actuel). Jonas aurait bien voulu obéir à Dieu, mais le bon sens a parlé, plus fort que Dieu lui-même ; car Ninive à l'époque, (au 8ème siècle), c'était l'ennemi juré, déjà, la capitale de l'empire le plus dangereux pour Israël, une grande ville très puissante et assoiffée de conquêtes. Un empire païen, bien sûr, et chez qui un petit prédicateur juif ne pouvait que risquer inutilement sa vie. Quand on voit comme il est dur, déjà, d'essayer de convertir Israël... non vraiment c'est trop demander... mission impossible... courir des risques, se fatiguer pour son propre peuple, passe encore... mais pour ces païens !... Et puis, Ninive était une très grande ville ! Il fallait trois jours pour la traverser sans s'arrêter. Que serait-ce s'il fallait s'arrêter pour prêcher à chaque coin de rue...

Jonas fait donc la sourde oreille et embarque sur la Méditerranée, à Jaffa (près de l'actuelle Tel-Aviv), sur un bateau à destination de Tarsis (autant dire l'autre bout du monde, vers l'ouest... c'est-à-dire le plus loin possible de Ninive qui, elle, est plein Est, au bord du Tigre). Le voilà tranquille, mais pas pour longtemps. Pendant que Jonas dort du sommeil du juste (si on peut dire) sur le bateau, la tempête se lève... et comme il est un homme de son époque, il ne peut pas s'empêcher de penser que sa désobéissance y est pour quelque chose... et comme il est un honnête homme, quand même, il avoue à ses compagnons qu'il a mécontenté le ciel. Bien sûr, les matelots n'ont plus qu'une idée en tête : se débarrasser de Jonas pour apaiser les éléments et prier ce Dieu inconnu que Jonas a mis en colère... On jette le prophète à la mer.

Mais Dieu n'abandonne pas Jonas et dépêche un gros poisson qui l'avale pour le mettre à l'abri. Bien au chaud dans le ventre du poisson Jonas prie... et, bien sûr, cela le convertit. Si bien que quand le poisson le recrache sur la terre ferme, trois jours plus tard, Dieu n'a plus qu'un mot à dire... et Jonas part pour Ninive, cette fois sans discuter. Et le miracle se produit... La ville était immense, il fallait au moins trois jours pour la parcourir ; eh bien, en moins d'une journée, du plus petit jusqu'au plus grand, tous les Ninivites sont convertis. Même les animaux font pénitence !

Seulement voilà, il n'en restait plus qu'un à convertir (et c'est tout le sel de ce petit livre !)... c'était Jonas lui-même... Jonas n'était pas du tout content... à son idée, la justice aurait voulu que Dieu exerce sa colère contre ces païens, ces pécheurs. Et Jonas, écoeuré, va s'installer à l'écart de la ville. Mais on est en plein été, il étouffe au grand soleil. Alors Dieu,

qui ne l'oublie décidément pas, fait pousser un arbuste (un ricin) au-dessus de sa tête pour le protéger. Jonas va déjà mieux... pas pour longtemps. Le lendemain, Dieu s'en mêle encore et le ricin crève. Alors là, Jonas est vraiment en colère... Et Dieu l'attendait là. Il lui dit : « Quelle histoire pour un arbre qui crève à peine poussé !... Mais ces Ninivites qui allaient se perdre... tu ne crois pas que cela aurait été plus grave ? Ils sont mes enfants tout de même ! »

Ce conte apparemment léger est en fait plein de leçons : d'abord, et c'est la pointe du récit, c'est d'ailleurs pour cela qu'il nous est proposé ce dimanche, « Dieu aime tous les hommes » et il n'attend qu'un geste d'eux pour leur pardonner ; c'est le sens de la dernière phrase de la lecture liturgique : « En voyant leur réaction, et comment ils se détournèrent de leur conduite mauvaise, Dieu renonça au châtement dont il les avait menacés ». Il n'attendait que cela : les menaces du prophète « Encore quarante jours et Ninive sera détruite » étaient un cri d'alarme ; quand la fable de Jonas a été écrite, l'Ancien Testament savait déjà très bien qu'on n'est jamais définitivement condamné, que Dieu pardonne toujours ; encore faut-il que nos oreilles et nos cœurs soient ouverts à sa parole de pardon.

Deuxième leçon : Dieu est le Dieu de l'univers ; on peut le prier partout, bien au-delà des frontières d'Israël, sur un bateau et même jusque dans le ventre d'un poisson. La présence de Dieu n'est pas limitée à un lieu, un pays, un parti, ou une religion...

Troisième leçon : ceux que nous considérons comme des païens ou des pécheurs sont souvent plus prêts que nous à écouter la Parole ; Jésus dira bien « les publicains et les prostituées vous précèdent dans le Royaume ». Sur ce thème, l'auteur du livre de Jonas, visiblement, se plaît à en rajouter, comme on dit : sur le bateau, déjà, on voit les matelots prier avec ferveur et offrir un sacrifice d'action de grâce. Quant aux Ninivites, leur conversion totale et instantanée est un défi à tout effort pastoral. « Jonas parcourut la ville une journée à peine... Aussitôt les gens de Ninive crurent en Dieu ». Quand Jésus parlait plus tard du « signe de Jonas », il rappelait le séjour de Jonas pendant trois jours dans le ventre du poisson, mais surtout il posait une question à son peuple : saurait-il voir dans le Fils de l'Homme le « signe » que les Ninivites ont su voir en Jonas ?

Quatrième leçon : cette fable a été inventée, après l'Exil à Babylone, à une époque où les prophètes voulaient rappeler que Dieu veut sauver l'humanité tout entière et pas seulement le peuple élu ; un peu comme dans une famille, il faut faire comprendre à l'aîné qu'il n'est pas fils unique. Nos prophètes à nous pourraient nous en dire autant.

Cinquième leçon : la petite histoire du ricin est une véritable pédagogie ; manière de faire comprendre à Jonas « tu n'es pas un bon prophète si tu n'aimes pas comme moi tous les hommes ».

Décidément, Dieu est plus grand que notre cœur !

Compléments

« Maintenant, Seigneur, prends ma vie car mieux vaut pour moi mourir que vivre ! » Le cri de désespoir de Jonas (4, 3) ressemble à celui d'Élie (1 R 19, 4). La conversion de Ninive contraste avec le refus de conversion des habitants de Jérusalem au temps de Jérémie : « Ni le roi, ni aucun de ses serviteurs, à entendre toutes ces paroles, ne furent effrayés et ne déchirèrent leurs vêtements » (Jr 36, 24).

PSAUME : Ps 24, 4-5ab, 6-7, 8-9

Psaume 24/25

R/ Fais-nous connaître tes chemins, Seigneur !

- 04 Seigneur, enseigne-moi tes voies,
fais-moi connaître ta route.
- 5a Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi,
5b car tu es le Dieu qui me sauve.
- 06 Rappelle-toi, Seigneur, ta tendresse,
ton amour qui est de toujours.
- 07 Oublie les révoltes, les péchés de ma jeunesse ;
dans ton amour, ne m'oublie pas.
- 08 Il est droit, il est bon, le Seigneur,
lui qui montre aux pécheurs le chemin.
- 09 Sa justice dirige les humbles,
il enseigne aux humbles son chemin.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 24, 4-5ab, 6-7, 8-9

Les Ninivites de l'histoire de Jonas étaient des gens très coupables : la ville était tellement pervertie que Dieu avait dit « la méchanceté des habitants de Ninive est montée jusqu'à moi », ce qui était une formule habituelle dans la Bible pour ce qu'on pourrait appeler « les cas graves » ! Et pourtant Dieu leur avait accordé son pardon dès leur premier geste de conversion. Le livre de Jonas dit bien « Dieu vit leur réaction : ils revenaient de leur mauvais chemin. Aussi revint-il sur sa décision... » Ce qui voulait dire : on peut toujours changer de conduite, « revenir de son mauvais chemin », on n'est jamais définitivement condamné. Il suffit de se retourner vers le Seigneur, de faire demi-tour ; d'ailleurs, c'est le sens même du verbe se « convertir » en hébreu.

Le psaume 24 est justement la prière d'un pécheur : un pécheur qui désire changer de chemin, se convertir ; un pécheur qui sait que c'est toujours possible parce qu'il est confiant dans la miséricorde de Dieu : « Le Seigneur montre aux pécheurs le chemin, Il enseigne aux humbles son chemin »... sous-entendu la seule chose qui nous est demandée, ce n'est pas la vertu, mais l'humilité. Le mot « humbles », ici traduit le mot hébreu « anawim » très fréquent dans la Bible : il s'agit de ceux qu'on appelle aussi les « pauvres de Dieu » (ce que nous appelons les « pauvres de cœur »), c'est-à-dire tous ceux qui se reconnaissent démunis, pauvres, impuissants ; on dit aussi « les dos courbés ». Ce sont ceux dont la prière se réduit à dire « prends pitié de moi parce que je suis un pauvre homme pécheur » comme le publicain de l'évangile.

C'est à ceux-là que Dieu enseigne son chemin : non pas que Dieu les choisisse ou les préfère ; mais les autres n'écouteront pas les explications puisqu'ils n'en éprouvent pas le besoin ! Prière et précarité, c'est la même racine, en latin ! Prenons un exemple : il nous est arrivé à tous, un jour ou l'autre, d'être un peu perdus dans une ville ou sur une route inconnue et d'être réduits à demander notre chemin à un passant... Que se passe-t-il si on n'a pas écouté ? Très vite on est de nouveau perdu. Tandis que ceux qui éprouvaient réellement le besoin des explications les ont écoutées ; ils trouvent le chemin.

Ce thème du chemin est très présent dans ce psaume 24 : ici, déjà, dans les quelques versets proposés pour ce troisième dimanche, il y a déjà les mots « voies », « route », « chemin », et le verbe « dirige-moi ». « Seigneur, enseigne-moi tes voies, fais-moi connaître ta route. Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi, car tu es le Dieu qui me sauve... Le Seigneur montre aux pécheurs le chemin. Sa justice dirige les humbles, il enseigne aux humbles le chemin ». C'est un thème typique des psaumes pénitentiels : parce que la loi de Dieu (les commandements) est considérée comme le code de la route en quelque sorte ; Dieu a commencé par libérer son peuple, puis après, seulement après, il lui a dicté la loi qui est le mode d'emploi de cette liberté pour toute la vie religieuse, familiale et sociale, de A à Z, comme on dit.

On comprend dès lors pourquoi ce psaume 24 est ce qu'on appelle un « psaume alphabétique ». Il comprend vingt-deux versets dont chacun commence par une lettre de l'alphabet, dans l'ordre alphabétique ; nos Bibles le signalent parfois en inscrivant la première lettre de chaque verset en marge du psaume ; ce procédé littéraire bien connu s'appelle un acrostiche ; mais ici, nous ne sommes pas en littérature : il s'agit d'une véritable profession de foi. Le juif croyant sait que si Dieu a donné la Loi à l'homme, c'est pour son bonheur : la Loi est donc un véritable cadeau de Dieu. A vrai dire, le mot « Torah » en hébreu, ne vient pas d'une racine qui signifierait « prescrire » mais d'un verbe qui signifie « enseigner » : la loi est un maître de liberté ; elle enseigne la voie pour aller à Dieu : « Seigneur, enseigne-moi tes voies, fais-moi connaître ta route. Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi, car tu es le Dieu qui me sauve... »

Au passage, ce psaume nous offre une série de variations sur le thème du souvenir et de l'oubli. « Rappelle-toi, Seigneur, ta tendresse... Oublie les révoltes... Ne m'oublie pas ». Au fond, on prie Dieu d'avoir une mémoire sélective, une sorte de filtre : « Oublie les révoltes, les péchés de ma jeunesse » et au contraire « Rappelle-toi, Seigneur, ta tendresse, ton amour qui est de toujours ». C'est à la fois de l'audace et de l'humilité ! L'audace que permet l'Alliance : car le pécheur qui parle ici, on le sait bien, n'est pas un individu, mais le peuple élu tout entier ; le JE est un JE collectif. Dieu a choisi ce peuple et l'a libéré ; et il s'est révélé à lui comme le « Dieu de tendresse et de fidélité, lent à la colère et plein d'amour » (Ex 34, 6). Plus que la prière personnelle d'un individu isolé, ce psaume a certainement été composé pour des célébrations pénitentielles au Temple de Jérusalem.

Face à cette Alliance indéfectible de Dieu, le peuple, lui, sait bien qu'il a multiplié les infidélités ; au milieu du psaume, au verset 11, il y a cette prière « pardonne ma faute, elle est grande ! » Mais puisque Dieu demeure celui qui aime et pardonne, on ose lui dire « Oublie mes révoltes »... et « Rappelle-toi ta tendresse »... C'est logique, d'ailleurs : quand on aime vraiment quelqu'un, c'est l'amour même qu'on lui porte qui permet de lui pardonner ! Et si on ne pardonne pas... c'est qu'on n'aime pas vraiment !

Enfin, ce psaume nous réserve encore une leçon : ni dans les versets que nous lisons ce dimanche, ni dans le reste du psaume, il n'y a ce qu'on pourrait appeler un examen de conscience ; le centre de cette prière de pénitence, ce n'est pas notre péché, c'est Dieu et son œuvre de salut, de libération. Il n'est question que de lui : « tes voies, ta route, ta vérité, ta tendresse, ton amour... » Elle est là, déjà, la conversion : quand nous cessons de nous regarder nous-mêmes, pour nous tourner vers Dieu.

Première lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens

7

- 29 Frères, je dois vous le dire : le temps est limité. Dès lors, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'avaient pas de femme,
30 ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui sont heureux, comme s'ils n'étaient pas heureux, ceux qui font des achats, comme s'ils ne possédaient rien,
31 ceux qui tirent profit de ce monde, comme s'ils n'en profitaient pas. Car ce monde tel que nous le voyons est en train de passer.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : 1 Co 7, 29-31

Saint Paul vient de chanter la grandeur du corps de l'homme qui est devenu par son Baptême le temple de l'Esprit Saint ; c'était notre lecture de dimanche dernier ; ce serait donc certainement un contresens de lire dans le passage d'aujourd'hui une dévalorisation du mariage : « Que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'avaient pas de femme »... Pour comprendre cette phrase, il faut donc résolument chercher une autre explication.

Le passage d'aujourd'hui est encadré par deux affirmations presque semblables : la première, « le temps est limité », la seconde qui en est la conséquence « Ce monde tel que nous le voyons est en train de passer ». « Le temps est limité » ; en fait, dans le texte grec, c'est un terme de navigation : « le temps a cargué ses voiles » ; l'image est suggestive : quand un bateau parvient en vue du port, au terme de son voyage, il cargue ses voiles, c'est-à-dire qu'il les replie pour entrer dans le port. Paul se représente l'humanité comme un bateau au terme de son voyage : l'arrivée au port est imminente, c'est-à-dire à la fois proche et certaine. On pourrait dire, comme nos commentateurs sportifs « Nous sommes sur la dernière ligne droite ». On comprend bien alors la dernière phrase qui en est la conséquence évidente : si l'humanité est parvenue au terme de sa course, « ce monde tel que nous le voyons est en train de passer ». Nous sommes au seuil d'un monde nouveau ; celui qu'Isaïe nous promettait « Voici que je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle » (Is 65, 17).

Et alors le centre de ce passage est une invitation à lever les yeux au-dessus de notre horizon quotidien, pour regarder, à l'horizon de Dieu, le monde nouveau en train de naître. Ce n'est pas d'abord une leçon de morale, mais une invitation à se réjouir : la Bonne Nouvelle de l'imminence du Royaume est la même pour tous, riches ou pauvres, mariés ou non. Ensuite, Paul cherche à rassurer ses lecteurs quant à leur manière de vivre : il ne s'agit pas de quitter sa femme, si on en a une, mais de vivre désormais toutes les réalités de notre vie quotidienne dans la perspective du monde nouveau. Une perspective à la fois proche et certaine. Qui dit perspective dit regard : c'est notre regard sur le monde qui change, et, du coup, toute notre manière de vivre. Le monde présent et le monde à venir ne se succèdent pas uniquement comme deux phases distinctes de l'histoire ; il s'agit plutôt de deux manières de vivre les mêmes réalités, la manière païenne et la manière chrétienne, la manière d'Adam et la manière du Christ.

C'est encore sous la plume de Paul un langage de liberté : manière de dire « que rien ne vous entrave, que rien ne vous retienne, ni votre état de vie, ni vos richesses, ni vos soucis, ni les événements heureux ou malheureux de votre vie... » Une seule chose compte : le monde nouveau. Et toutes les réalités de notre existence révèlent alors leur grandeur : elles sont la matière première du royaume.

Il semble bien que dans leur correspondance avec Paul, les responsables de l'Église de Corinthe l'avaient consulté sur des questions très pratiques et concrètes de la vie quotidienne, en particulier sur le mariage : la vie sexuelle est-elle compatible avec la sainteté ? Faut-il se marier ? Et si on est marié, comment vivre ensemble ?... Paul ne donne pas de directive précise, mais la clé du comportement chrétien : quel que soit notre état de vie, vivre en chrétien, c'est vivre les yeux fixés sur le royaume, comme un coureur n'a de regard que sur le but, il ne regarde pas ses pieds !

Paul s'adresse à différentes catégories de chrétiens : mariés et non mariés ; heureux et malheureux ; riches et pauvres ; et il leur dit : « les uns et les autres, n'ayez qu'un horizon, le Royaume. » Ceux qui ont une femme et ceux qui n'ont pas de femme, ceux qui pleurent et ceux qui ne pleurent pas, ceux qui sont heureux et ceux qui ne sont pas heureux, ceux qui font des achats et ceux qui ne possèdent rien, ceux qui tirent profit de ce monde et ceux qui n'en profitent pas... Tous, vivez dans le monde présent à la manière du Christ. Aux chrétiens d'origine juive (donc circoncis) et à ceux d'origine païenne (donc non circoncis), Paul donne le même conseil : « Que chacun vive selon la condition que le Seigneur lui a donnée en partage, et dans laquelle il se trouvait quand Dieu l'a appelé... L'un était-il circoncis lorsqu'il a été appelé ? Qu'il ne dissimule pas sa circoncision. L'autre était-il incirconcis ? Qu'il ne se fasse pas circoncire. La circoncision n'est rien et l'incirconcision n'est rien : le tout c'est d'observer les commandements de Dieu. » (1 Co 7, 17 - 19).

Notre Baptême ne nous engage pas à changer notre état de vie, mariage ou célibat, par exemple, mais notre manière de le vivre : « le tout c'est d'observer les commandements de Dieu ». Et cela est possible dans tous les états de vie. Trois fois en quelques lignes, Paul insiste « Que chacun demeure dans la condition où il se trouvait quand il a été appelé. Étais-tu esclave quand tu as été appelé ? Ne t'en soucie pas ; au contraire, alors même que tu pourrais te libérer, mets à profit ta situation d'esclave. » (1 Co 7, 19 - 21).

Tout cela est logique : puisque nous sommes le levain dans la pâte, il ne faut sûrement pas quitter la pâte dans laquelle nous avons été enfouis. Au contraire, toute situation, même celle d'esclave, peut être un lieu de révélation du Royaume, pour nous et pour les autres. C'est au cœur même de ce monde présent et des réalités quotidiennes, heureuses ou non, que « l'Esprit poursuit son œuvre dans le monde et achève toute sanctification », comme le dit la quatrième prière eucharistique. Cette œuvre de l'Esprit est une fécondation qui transfigure la réalité et lui fait porter ses fruits, des fruits que Paul décrit dans la lettre aux Galates : « amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, maîtrise de soi » (Ga 5, 22 - 23).

Le plus beau commentaire de ce passage, Paul lui-même nous le donne un peu plus loin, dans cette même lettre aux Corinthiens (1 Co 10, 31) : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ».

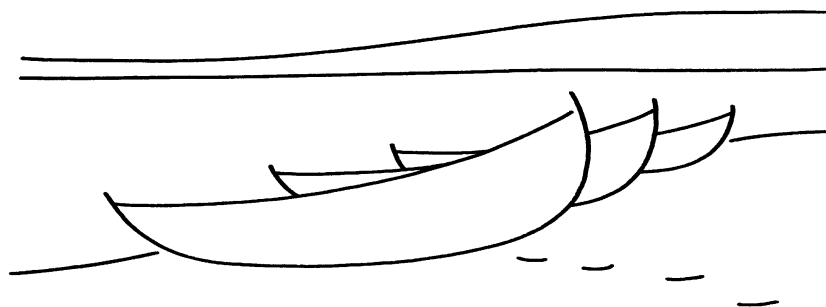
ÉVANGILE : Mc 1, 14-20

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc

1

- 14i Après l'arrestation de Jean Baptiste, Jésus partit pour la Galilée proclamer la Bonne Nouvelle de Dieu ; il disait :
- 15 « Les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle. »
- 16 Passant au bord du lac de Galilée, il vit Simon et son frère André en train de jeter leurs filets : c'étaient des pêcheurs.
- 17 Jésus leur dit : « Venez derrière moi. Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. »
- 18 Aussitôt, laissant là leurs filets, ils le suivirent.
- 19 Un peu plus loin, Jésus vit Jacques, fils de Zébédée, et son frère Jean, qui étaient aussi dans leur barque et préparaient leurs filets.
- 20 Jésus les appela aussitôt. Alors, laissant dans la barque leur père avec ses ouvriers, ils partirent derrière lui.

Copyright AELF - 1980 - 2006 - Tous droits réservés



L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mc 1, 14-20

Ceci se passe « Après que Jean eut été livré », nous dit Marc : l'arrestation brutale de Jean-Baptiste par la police d'Hérode vient de mettre fin à la mission du Précurseur. Marc emploie ici (dans le texte grec) le mot « livré » qu'il reprendra de nombreuses fois par la suite au sujet de Jésus (par exemple « le Fils de l'Homme va être livré aux mains des hommes » - 9, 31), puis des apôtres (« on vous livrera aux tribunaux et aux synagogues » - 13, 9). Manière de nous dire déjà : le sort de Jean-Baptiste préfigure celui de Jésus puis celui des apôtres : c'est le lot commun des prophètes, exactement comme le décrivait Isaïe dans les chants du Serviteur (Is 50 et 52-53) ; ou le livre de la Sagesse : « Traquons le juste, il nous gêne, il s'oppose à nos actions » (Sg 2, 13).

Comme les prophètes, Jean-Baptiste d'abord, Jésus ensuite, proclament la conversion : Marc emploie les mêmes mots pour l'un et pour l'autre : « proclamer, conversion » ; ce n'est sûrement pas un hasard ; quelques lignes plus haut, Marc disait : « Jean le Baptiste parut dans le désert, proclamant un baptême de conversion... », et ici « Jésus partit pour la Galilée proclamer la Bonne Nouvelle de Dieu ; il disait... Convertissez-vous ». Le contenu de la prédication est le même ; cependant le décor a changé : « Jésus partit pour la Galilée » : après le baptême au bord du Jourdain (Mc 1, 9-11) et son passage au désert (1, 12), Jésus retourne en Galilée et c'est là qu'il commence sa prédication : sous-entendu la Bonne Nouvelle du royaume de Dieu vient de Galilée, ce pays suspect, dont on se demandait : « Que peut-il sortir de bon ? » Et Jésus commence à proclamer : « Les temps sont accomplis, le Règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle ».

« Les temps sont accomplis ! » Le peuple d'Israël a une notion de l'histoire tout à fait particulière : pour lui, l'histoire n'est pas un perpétuel recommencement, elle a un SENS, c'est-à-dire à la fois une signification et une direction. Il y a un début et une fin de l'histoire et c'est dans le cadre de cette histoire humaine que Dieu déploie son projet d'Alliance avec l'humanité. Dire « Les temps sont accomplis », c'est dire que nous touchons au but. Comme dit Paul : « Le temps a cargué ses voiles », comme un bateau qui arrive au port. Ce but, c'est le Jour où « l'Esprit sera répandu sur toute chair », selon la promesse du prophète Joël (Jl 3, 1). Or, justement, Jean-Baptiste a vu dans la venue de Jésus l'accomplissement de cette promesse : « Moi, je vous ai baptisés d'eau, mais lui vous baptisera d'Esprit Saint », a-t-il dit au moment du baptême de Jésus.

Voilà la Bonne Nouvelle : le Jour de Dieu vient, « le Règne de Dieu est tout proche » (littéralement, dans le texte grec, « le Règne de Dieu s'est approché ») ; ce qui veut dire deux choses : premièrement, c'est le Royaume qui s'approche de nous : nous n'avons qu'à l'accueillir ; nous ne croirons jamais assez à la gratuité du don de Dieu. Deuxièmement, c'est déjà une réalité ; l'expression est au passé : « le Règne de Dieu s'est approché » ; au-dessus de Jésus sortant des eaux du Jourdain, les cieus se sont déchirés : le ciel communique de nouveau avec la terre.

La conversion à laquelle Jésus nous invite consiste peut-être à croire tout simplement que ce don de Dieu est actuel et qu'il est gratuit. Une gratuité que le prophète Isaïe annonçait déjà : « Vous tous qui avez soif, venez, voici de l'eau » (Is 55). Cela nous permet de comprendre l'expression : « Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle » : en français, ET veut dire « et en plus » ; en grec, le même mot peut signifier tantôt « en plus » comme en français, tantôt « c'est-à-dire » ; ici, il faut comprendre : « Convertissez-vous, c'est-à-dire croyez à la Bonne Nouvelle » ; se convertir c'est croire à la Bonne Nouvelle, ou pour le dire autrement c'est croire que la Nouvelle est Bonne : Dieu est amour et pardon, et son amour est pour tous.

C'est sans doute pour cela que la première lecture qui nous est proposée ce dimanche est tirée du livre de Jonas ; il disait deux choses : d'une part, Dieu veut le salut de tous les hommes et non pas seulement de quelques privilégiés ; d'autre part, voyez l'exemple de Ninive : Dieu n'attend qu'un geste de vous. Il suffit de vous convertir pour entrer dans son pardon. Dans le même ordre d'idées, Paul dit dans sa deuxième lettre aux Corinthiens : « Laissez-vous réconcilier avec Dieu », ce qui veut dire : « Croyez que son dessein est bienveillant », cessez de faire comme Adam qui croit que Dieu est mal intentionné ! C'est bien le sens du mot « conversion » en hébreu, c'est-à-dire demi-tour ; « convertissez-vous » veut dire « retournez-vous ». Si on se retourne, on verra Dieu tel qu'il est, c'est-à-dire le Dieu d'amour et de pardon. C'est bien la découverte du fils prodigue.

Quelques mots, enfin, sur l'appel des premiers disciples, Simon et André, Jacques et Jean. Comme dans toute vocation, il y a deux phases, l'appel et la réponse. Jésus passe, les voit, les appelle : l'initiative est de son côté ; pour les disciples, c'est bien le royaume qui s'approche et les appelle ; quant à la réponse, « Aussitôt, laissant là leurs filets, ils le suivirent », elle fait penser à celle d'Abraham dont le livre de la Genèse dit tout simplement : « Abraham partit comme le Seigneur le lui avait dit » (Gn 12). Jésus leur dit : « Venez derrière moi. Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Il ne leur fait pas miroiter quelque chose pour eux-mêmes, mais pour les autres ; il les associe à son entreprise. Par là même, il leur dit quelque chose de sa propre mission : repêcher les hommes ; comme il le dit lui-même dans l'évangile de Jean (Jn 10, 10) : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance. »